

Green lights are blue

Pierre Brodin

Volume 9, numéro 3 (51), mai-juin 1967

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60598ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brodin, P. (1967). *Green lights are blue*. *Liberté*, 9(3), 76–78.

green lights are blue

Pour certains de nos écrivains, le sujet, l'intrigue, les personnages importent peu. D'aucuns les suppriment complètement, estimant que seuls comptent la forme, la technique, les problèmes du langage. Cette attitude, qui, en gros, est celle des partisans du Nouveau Roman, est condamnée par l'immense majorité des romanciers américains. Pour eux, la forme n'est que l'enveloppe du contenu, et celui-ci prime. L'auteur de romans raconte une histoire, cherche à distraire ou amuser le lecteur, à démontrer ou à témoigner. Rares sont les écrivains américains qui se préoccupent également du sujet et du style. Ursule Molinaro est l'exception qui confirme la règle, car pour elle, comme elle me le confiait dans une récente interview, « le style est inséparable du contenu », la pensée et l'expression doivent *coller ensemble*, le romancier doit « transcrire des événements suivant une certaine cadence, un certain rythme, essayer de communiquer au lecteur ce rythme des battements du cœur », tout en restant « engagé » dans la réalité d'aujourd'hui. A la différence de Claude Simon, qui refuse la *démonstration* et le « témoignage » individuel du romancier, Mme Molinaro⁽¹⁾ estime qu'« on démontre toujours quelque chose, quoi qu'on fasse » et que le témoignage de l'écrivain reste extrêmement important.

Mme Molinaro aurait pu écrire un roman sur l'« insécurité », l'inquiétude, l'angoisse, la morbidité de l'âme américaine — ou sur les névroses de la quarantaine. Elle aurait pu écrire un roman sur les revendications de la femme américaine — ou de la femme française — (elle a été l'une — elle est devenue l'autre — et elle a beaucoup à dire sur les deux *situations*, sur les deux séries de problèmes, sur les complexes de la Française et de l'Américaine). Elle aurait pu également, comme Mme Charles Roux dans *Oublier Palerme*, comparer, critiquer deux modes de vie, deux civilisations. Mais elle n'a pas voulu écrire un pamphlet, une satire ou un tableau de mœurs. Sans doute son dessein, dans *Green Lights are Blue*, est-il, en partie tout au moins, de montrer les vibrations engendrées par la collision du Vieux Monde et du Nouveau, mais l'ouvrage est une oeuvre d'art, qui doit être goûtée comme telle, même si elle nous apporte aussi, peut-être, un message.

La technique de Madame Molinaro est extrêmement originale et fascinante. La romancière a un style bien à elle, une syntaxe décortiquée

Ursule MOLINARO, *Green Lights Are Blue* (New-York, 1967, New American Library, 183 pages, 4 dollars 50).

de ses conventions, un vocabulaire riche, libre et inventif, nourri par les deux cultures française et américaine, mais aussi par la virtuosité linguistique de l'auteur, qui est parfaitement à son aise, dans une demi-douzaine de langues, par la sensibilité du poète de *Mirror for small Beasts* et par ses talents artistiques, dont l'illustration de la couverture du livre donnera une idée au lecteur.

Green Lights are Blue (les feux verts ne sont verts que parce que leurs verres sont bleus) est un roman dégagé de la plupart des poncifs de la fiction américaine récente. L'auteur n'hésite pas à faire des jeux de mots (parfois bilingues), à mettre des notes (peu nombreuses, mais très originales) au bas des pages, à inclure une sorte de pièce de théâtre au milieu du livre, à intégrer des charades dans le corps du récit; elle utilise avec esprit la parenthèse, l'anagramme, la répétition, le verset, l'allitération, les *mots*. Son style nous donne parfois d'amusantes commotions, et sa parole est chargée de stimulantes explosions.

Green Lights are Blue est un roman à personnages, mais quels curieux individus Mme Molinaro a réussi à créer et à faire vivre sous nos yeux ! Deux seulement ont des noms : le héros, Philippe (« Phil » en Amérique) Lapparent, et un perroquet voyeur, qui nous rappelle un peu la *Jument Verte* de Marcel Aimé, et qui répond au nom de Mondrian (déformé par la cuisinière en « Mon Adrien ». Scrupuleux et objectif, cet amateur de vermouth sucré est aussi un observateur, et, peut-être, à certains égards le porte-parole de l'auteur. Autour de Philippe évoluent sa femme, une Bostonienne, sa tante, qui habite Vierzon (Cher), le mari de sa tante, un colonel en retraite de tendances fascistes, la vieille cuisinière et la jeune cuisinière, alternativement lutinées par le colonel en retraite. D'autres personnages jouent un certain rôle à l'arrière-plan : le père de Philippe, qui a quitté sa femme pour une grasse maîtresse cubaine; la mère de Philippe, une belle femme frigide que le colonel aimait secrètement.

Philippe Lapparent est né en France. Il a été initié à l'amour, à 17 ans, par sa tante, la voluptueuse « gazelle » que son père avait également aimée. Il a quitté son pays, comme d'autres, en 1940 et il est devenu américain après avoir fait un crochet à Cuba, retraçant l'itinéraire de son père jusque dans le lit de la maîtresse cubaine. Idéaliste frustré, il est entré dans le circuit matérialiste des Etats-Unis et occupe, à quarante-trois ans, une position rémunératrice dans une agence de publicité. Il a réussi à atteindre un délicat équilibre entre sa nouvelle vie et son passé. La mort de sa mère le ramène en France, pour un bref séjour, et secoue cet équilibre. Sa femme, elle aussi, une orpheline romanesque, exilée dans son propre pays après avoir épousé un Français, a atteint, à quarante ans, un certain équilibre instable qui risque d'être bouleversé par son premier voyage en France. Amoureuse, de loin, de la France, elle sera choquée et déçue, quand elle la verra de près, et les deux époux se hâteront pour des raisons diverses, de regagner l'Amérique. Il vaut mieux ne pas trop regarder en arrière, ne pas trop chercher ses racines quand cette quête risque de détruire un équilibre peut-être factice et illusoire mais à peu près rassurant.

Green Lights are Blue est un roman d'idées, mais les idées ne sont jamais agressives, et elles se fondent avec le rythme du roman et les actes et paroles, généralement fort amusants, des principaux personnages. L'auteur, par exemple, nous suggère, à travers le portrait de la mère de Philippe, que la ligne de séparation entre frigidité et pureté, entre frustration et vertu, est extrêmement ténue. Elle nous montre également, par

un plaisant contraste entre la femme de Phil, mince, trop maigre pour des Français, et la femme du colonel, opulente comme il n'est pas permis de l'être en Amérique, mais « généreuse » et capable, la soixantaine bien sonnée, de plaire encore à son neveu, les diverses conceptions de la beauté et de la non-beauté, la « beauté de la non-beauté » et la non-beauté de la « beauté ». D'autres idées émergent au tournant d'une réflexion. Celle-ci par exemple, que « la répétition est un avant-goût de l'éternité », ou cette autre, appuyée par un « pun » caractéristique, que « dans courage, il y a rage ».

Green Lights are Blue est décrit par l'éditeur comme un roman « pornosophique ». Je dirais plutôt que c'est un conte philosophique écrit, comme ceux de Voltaire, d'Aymé ou de Queneau, par un écrivain à l'esprit très libre qui est aussi un poète, un linguiste, et un peintre de grand talent. L'ouvrage, en tout cas, n'est ni pornographique, ni obscène, surtout si, comme le dit Mme Molinaro, « la véritable obscénité, c'est l'ennui ». *Green Lights are Blue* est de tous les livres que j'ai lus récemment, celui qui pourrait avec le moins de justification, répondre à la qualification d'ennuyeux.

Le roman a été acheté par Grasset et sera publié en France dans quelques mois. Je n'envie pas le traducteur qui aura vraisemblablement quelques difficultés, s'il veut rester fidèle au feu d'artifice verbal de Mme Molinaro.

PIERRE BRODIN